

## **Odyssée, dimanche, 21 h 35. TF1 lundi, 22 h 45, «BZH, questions bretonnes», documentaire de Marie Hélia et Olivier Bourbeillon. BZH met les pieds dans le kouign-amann.**

[Gérard LEFORT](#) 27 décembre 1997 à 13:57

Avant d'être retitré BZH, questions bretonnes pour ses différentes versions télé (lire ci-dessous), le film de Marie Hélia et Olivier Bourbeillon s'appelait BZH, des bretons, des bretagnes. Dans les deux cas, cette façon plurielle et minuscule de procéder est déjà un premier indice de subtilité et d'intelligence puisque les deux coauteurs ont empoigné le contrasté et bouillonnant continent des revendications bretonnes tout au long de ce siècle. Quel est le problème? Celui d'une région où plus d'un million de personnes parlaient le breton au début du siècle contre environ 250 000 aujourd'hui. C'est donc sur le bout de la langue qu'Hélia et Bourbeillon ont mené ce récit d'une longue et lente extinction. Mais sans que jamais ne soient prononcés les gros mots impossibles: la nostalgie et son infernal cortège folklorique ne sont manifestement pas le genre de la maison. Certes, c'est Jean-Pierre Lyvynec, un jeune instituteur de Diwan (école dévolue à l'enseignement du breton), qui sert de guide gaillard au document. Au gré de son beau parler, c'est la langue bretonne vivante qui roule ses galets mélodieux, et c'est un vrai régal de l'écouter enseigner à des gamins qu'il y a tellement d'autres mots pour désigner les yeux ou les oreilles. Mais on entendra aussi que c'est en français que Lyvynec trouve sa plus belle métaphore pour envisager l'avenir de son petit garçon à qui il parle exclusivement breton: «Après, j'espère qu'il va tenir la marée.» Histoire d'un régionalisme. A sa façon, Lyvynec est l'exacte illustration du bel esprit singulier qui anime Hélia et Bourbeillon. BZH met toutes les cartes sur la table car le jeu breton est compliqué, et la partie régionaliste fut parfois embrouillée. Chronologiquement, le document rappelle les principales étapes politiques du mouvement: de la création au début du siècle de la Fédération régionaliste bretonne autour d'Anatole Le Braz en passant par la fondation de l'Union démocratique bretonne (1964), puis du Front de libération bretonne. Mais BZH s'attarde plus longuement sur la période la plus sombre du régionalisme breton au temps de l'occupation nazie. Cette insistance a plusieurs mérites: celui de dévoiler ce que bien des Bretons préfèrent oublier ou nier. Celui de pointer le risque de dérive ultraréactionnaire qui, aujourd'hui encore, menace une certaine façon de concevoir le régionalisme. Est-il besoin de rappeler que bien qu'il ne rencontre en Bretagne que des échos anecdotiques, le folklorisme est une antienne du Front national? Donc il est excellent de souligner qu'entre 1940 et 1944 certains allumés du nationalisme breton ont plus que pactisé avec les nazis sur la base d'une passion commune pour les valeurs racistes d'un panceltisme délirant où, comme on l'écrivait alors dans *Stur* (le gouvernail), une revue collaborationniste, «il faut dénoncer les Suédois d'albâtre qui s'unissent à des Africaines aux pattes de singes». Bretonnitude. Hélia et Bourbeillon font témoigner certains acteurs de ces abominations, toujours aussi effarants et inflexibles. Ils rappellent aussi, mais sans y insister, les faits étant nettement mieux connus, que d'autres Bretons régionalistes avaient à la même époque rejoint la Résistance. A cet égard, un des moments les plus forts de BZH reste le témoignage de Claudine Mazéas, la fille de Goulven Mazéas, un fédéraliste fondateur dans les années 30 de la Ligue régionaliste de Bretagne. Elle raconte comment son père fut dénoncé aux Allemands pendant la guerre parce qu'on lui avait déniché des ascendances juives. «La Bretagne aux Bretons, la France aux juifs» était alors un slogan de saison. Et comment Mazéas fut dénoncé une seconde fois à la Libération, probablement par la même personne, parce qu'il était bretonnant,

donc soupçonné de collaboration. Sans haine ni ressentiment, la dignité de Claudine Mazéas est impressionnante et dit très simplement la complexité paradoxale et partant la richesse toujours active de la fameuse «bretonnitude». Sans biniouserie. Et BZH d'énoncer sans avoir l'air d'y toucher quelques vérités bonnes à prendre: par exemple que le très médiatisé attentat contre l'émetteur de télé du Roc Trédudon en février 1974 fut probablement téléguidé par des taupes de Marcellin alors ministre parano de l'Intérieur, ou encore que c'est Mitterrand après son élection de 1981 qui a amnistié les militants du FLB emprisonnés, et enfin que l'Etat français refuse toujours de signer la charte européenne en faveur des langues minorisées. Tout aussi parlante, cette façon expéditive d'épingler la «biniouserie» en un seul plan (un vendeur de triskèles [emblème breton] autocollants et autres gadgets à l'emblème de l'hermine) ou de rappeler en un montage alterné d'archives et de reportages contemporains la fonction éternelle des pardons catholiques: c'était tellement mieux la Bretagne d'antan! Le commentaire prend alors la belle allure d'un coup de pied au cul: «Difficile de chanter les beautés de la Bretagne quand, faute de travail au pays, on montait à Paris pour faire la boniche ou le manoeuvre.»

Trésors d'archives. Au rayon des péchés véniels, on reprochera à BZH de nous frustrer des trésors d'archives qu'il a dégottés (les Pen-sardines de Douarnenez filmées dans les années 30 en plein pétard syndical, on en aurait bien repris une lichette) et de parfois nous perdre dans le dédale de ses témoignages où l'identité des intervenants est souvent omise. Sans doute l'aspect russe du roman breton" Mais la conclusion de BZH, à trois voix, est un vrai appel d'air: la voix du doux Yan Fañch Kemener, subtil défenseur de la pluralité et de la différence, la voix d'Alan Stivell qui, foin de conservatisme, parle de la musique bretonne de l'an 2000, et surtout la voix d'Ana Quéré, jeune fille élevée à l'école Diwan, qui s'énerve comme il faut: «Un Maghrébin qui arrive et travaille à Brest, s'il veut être breton, il est breton!» Un Breton pur beur en somme.

LEFORT Gérard